

# ORTHODOXIE

N° 160 | + | AOÛT 2016

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN  
FOYER ORTHODOXE  
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE  
04 11450010  
0616804541

## Nouvelles

Après la sortie de ce bulletin, je me rendrai à Mirabeau pour y célébrer la divine Liturgie de la Transfiguration et le dimanche qui suit, dans la chapelle de sainte Marie Madeleine. Pour la Dormition, je me rendrai en Suisse et deux semaines après, je partirai pour un mois, plaise à Dieu, en Afrique. De retour, il est probable que j'aïlle en Grèce où on me demande.

Voilà mon programme après quelque temps de tranquillité ici au foyer et à l'hermitage.

Bon carême de la  
Dormition !

archimandrite Cassien

## SOMMAIRE

- ★ SERMON POUR LA FÊTE DE LA DORMITION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE
- ★ L'ÉLECTION DU PATRIARCHE TIKHON DE MOSCOU
- ★ LES SEPT DORMANTS D'EPHESE
- ★ POURQUOI LA MÈRE DE DIEU PORTE-T-ELLE UN VÊTEMENT ROUGE ?
- ★ DE LA VIE DE L'APÔTRE PIERRE
- ★ DÉPART DE ST JEAN CHRYSOSTOME POUR L'EXIL

Tabernacle immaculé, lorsqu'advint ton trépas, les Apôtres qui entouraient ta couche te considéraient avec tremblement; les uns te contemplaient, saisis d'admiration; et Pierre dans ses larmes te cria : Ô Vierge, je te vois étendue, toi qui enfantas la Vie de l'univers, et je suis frappé de stupeur, car en toi demeure celui qui sera notre jouissance en la vie de l'au-delà. Vierge pure, intercède constamment auprès de ton Fils et ton Dieu, pour qu'il sauve le peuple chrétien.

Matines de la Dormition

## SIXIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE LA DORMITION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Mgr Philarète de Moscou

Dans l'*exposition de la Foi orthodoxe* de saint Jean Damascène, on trouve le raisonnement suivant sur les saintes icônes : *Comme tous ne connaissent pas l'écriture, ou même ne s'adonnent pas à la lecture, pour suppléer à ce défaut, les saints Pères ont pensé qu'il était bon que ces évènements (ceux qui se rapportent à l'incarnation du Fils de Dieu), comme étant très-glorieux, fussent représentés dans des images, afin d'en rappeler plus facilement le souvenir* (Liv. 4 chap. 16). D'après ce raisonnement, contempler les saintes icônes équivaut à lire les livres religieux. Il est donc raisonnable de conclure de là que l'on peut puiser l'instruction dans les images, tout aussi bien que dans les livres. Et quoique saint Jean Damascène parle ici de ceux qui ne savent pas lire, nous, qui connaissons quelque peu l'écriture, ne nous élevons pas trop au-dessus de ceux qui ne la connaissent pas, et ne regardons pas comme superflu pour nous ce qui leur est utile, *ne nous élevant pas à des pensées trop hautes, mais nous accommodant aux humbles*, comme nous l'enseigne la sage modeste de l'Apôtre (Rom 12,16). Ceux qui s'appliquent à s'instruire des mystères de la très-sainte Vierge Mère de Dieu, dans les saintes Écritures, savent combien il y est peu parlé d'elle. Et l'on ne saurait s'en plaindre, car les livres saints taisent beaucoup plus de choses qu'ils n'en disent sur le Verbe incarné lui-même, et cela est de toute nécessité, ainsi que l'a remarqué le dernier Évangéliste, qui a complété les autres : *Si on rapportait tout de la même manière, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écrirait* (Jn 21,25).

Ainsi, nous croyons être dans notre droit lorsque, après nous être appliqués, dans d'autres occasions, selon nos forces, ou plutôt selon notre faiblesse, à l'étude des témoignages que les écritures rendent de la très-sainte Vierge, nous voulons aujourd'hui, au lieu de livres, lire quelque peu dans l'image de la Dormition de la très sainte Mère de Dieu, dont la peinture très ancienne, par une disposition particulière de la Providence, a été apportée de Constantinople à Kiev, et que le saint hiérarque Pierre, de sa main vénérable et sainte, nous a représentée ici pour être l'objet, sans aucun doute, non seulement de la contemplation de nos yeux, mais aussi des méditations de notre piété.

Ce que le spectateur aperçoit d'abord, au premier plan du tableau, est très simple. Nous voyons le corps très pur de la très sainte Vierge, après le départ de son âme très sainte, gisant sur un lit. Les apôtres réunis l'enlèvent et l'emportent au lieu de sa sépulture. Saint Pierre lui rend les honneurs de l'encensoir, quoiqu'il remplît lui-même d'un parfum incomparablement plus suave et plus vivifiant les sentiments intérieurs de ceux qui s'en approchaient avec foi. Si le pinceau et la couleur pouvaient exprimer les sons, nous entendrions certainement partir aussi de l'image le chant funèbre des apôtres, dans le quel, selon l'expression de saint Denys l'Aréopagite, *réunis pour contempler ce corps source de la vie et sanctuaire de Dieu, Jacques, le frère du Seigneur, et Pierre, et tous les chefs de l'Église chantaient sans fin la bonté immense de l'abaissement de la Puissance divine*, c'est-à-dire la bonté du Fils de Dieu ayant revêtu dans l'incarnation la faiblesse de la nature humaine, moins le péché (Des noms divins, – chap. 3).

Que nous rappelle cette peinture ? Que nous enseigne-t-elle ? – Elle nous rappelle la loi terrible de la mort. Elle nous enseigne à songer à temps à l'exécution sur nous de cette loi.

*Tu es terre, et tu retourneras à la terre*, a dit le Juge céleste, en la personne de notre premier père coupable, à tout le genre humain (Gen 3,19). Et comme cette condamnation s'accomplit inexorablement ! *Que la mort eût régné sur ceux même qui n'ont point péché par une transgression semblable à celle d'Adam* (Rom 5,14), de même sur ceux qui ont péché de quelque autre manière que ce soit, et sur ceux qui n'ont pas été purifiés du péché originel, soit ! Mais la toute bénie Marie, même avant qu'elle devint la Mère de Dieu, avait été, selon l'expression d'un théologien de l'Eglise (Jean; Cant. pour l'Annonciation), *prépurifiée par le saint*

*Esprit*, afin qu'elle fût un vase digne de l'incarnation du Fils de Dieu. Ensuite, comme, dès le moment de l'incarnation, son corps fut la demeure de Dieu, ainsi, sans aucun doute, son âme aussi fut la demeure de Dieu, et dans un sens aussi élevé qu'elle surpasse, par sa dignité de Mère de Dieu, les chérubins et les séraphins. Cependant, malgré tout cela, elle est soumise, elle aussi, à la loi de la mort, quoique ce ne soit, il est vrai, qu'en apparence; elle rentre, elle aussi, dans la terre, quoique ce ne soit, il est vrai, que pour un temps très court. Comment cela a-t-il pu être permis ?

– Cela a pu être permis à cause de son humilité qui a fait qu'elle n'aurait pas voulu consentir à ne pas être soumise à la mort quand son divin Fils en avait subi l'épreuve; et cela a été en effet permis, par une disposition de la Providence, pour nous, enfants de l'Adam terrestre, qui ne nous efforçons pas de nous transformer à l'image de l'Adam céleste; – pour nous, enfants de celui qui a péché, qui péchons et ne sommes pas purifiés, afin qu'en voyant le cercueil de la très pure Mère de la Vie, et en regardant ce qui est au-dessous d'elle, nous songions avec crainte à la vérité de cette parole de l'Apôtre que *le juste même à peine sera sauvé*, et afin que nous sentions profondément toute la force de la conclusion qui suit : *Si le juste même à peine sera sauvé, que deviendront l'impie et le pécheur* (I Pi 4,18) ?

Si, malgré une vie saintement renouvelée, malgré une haute sainteté et une pureté parfaite, le trait de la mort trouve encore un endroit plus ou moins vulnérable dans la nature humaine, qu'en sera-t-il de l'homme qui, ne s'efforçant pas de parvenir à une sainte rénovation, vit avec insouciance dans sa nature corrompue ? Qu'en sera-t-il d'une âme qui, par ses inclinations corrompues et par ses passions, entretient en elle-même les éléments de l'enfer, et féconde en elle les semences de la mort spirituelle ? Qu'en sera-t-il d'un corps qui, avec sa disposition déjà naturelle à la corruption, non seulement ne reçoit pas le remède de la force d'en haut renouvelée par le don de la vie, mais encore se remplit des nouvelles et plus funestes semences de corruption et de mort d'ici-bas, que jettent en lui une âme viciée, ses passions mauvaises, ses convoitises effrénées, et tous les genres d'intempérance et d'abus des facultés sensibles ?

Puissions-nous, mes frères, nous efforcer vigilement et de tout notre pouvoir de redresser, de purifier et d'exhausser notre conduite par les commandements de Dieu et par la puissance de la foi, et de nous élever, de la vie visible d'ici-bas, à la vie cachée de la grâce, afin que notre vie temporelle soit le vrai commencement de notre vie éternelle, afin que notre mort temporelle ne nous conduise pas à la mort éternelle, afin que notre cercueil soit pour nous la porte du ciel !

Revenons à la contemplation de notre icône. La seconde partie n'en est pas aussi simple que la première. Au-dessus du lit funèbre et du corps inanimé de la très sainte Vierge, l'icône représente le Christ Sauveur lui-même, tenant sur ses mains l'âme de sa Mère sous la figure d'un enfant, symbole, évidemment, d'une nouvelle naissance à la vie du ciel. Les écritures ne disent pas que ceci ait été vu de tous les témoins de la dormition et de la sépulture de la Mère de Dieu. Il faut donc supposer que le peintre de l'image a représenté ici comme visible ce qui appartient au monde invisible, et a réuni tout simplement ce qui était visible aux yeux du corps avec ce qui ne l'a été qu'à ceux de l'esprit. Après avoir représenté le corps de la très sainte Vierge délaissé par son âme, il a semblé vouloir prévenir cette question : Qu'est devenue alors son âme ? Et, pour réponse, il l'a représentée visiblement aussi, portée dans les mains de son divin Fils.

Ici se place d'elle-même une nouvelle question fort importante : Quelle valeur a cette image ? N'est-ce pas simplement un rêve de l'imagination ? – Non.

Cette pensée ne serait pas conforme à la dignité d'une antique et sainte icône. L'audace de peindre les images selon les rêves de l'imagination du peintre, est le produit de la licence des temps modernes. Les anciens représentaient dans les icônes ce qu'ils trouvaient dans les écritures ou les traditions dignes de foi. L'artiste de notre image, saint Pierre, n'a pas voulu non plus, sans aucun doute, prendre pour sujets de ses peintures des rêves de l'imagination. Nous concluons sans hésiter que son tableau nous représente, non une fantaisie de l'imagination, mais une observation conforme à l'essence de l'objet.

Faut-il, d'après le principe de prudence de l'Église, montrer la conformité de cette tradition avec les saintes Écritures ? – On peut, pour cela, se servir des paroles de Jésus Christ : *Il arriva que le pauvre mourut, et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham* (Luc 16,22). La considération que ces paroles appartiennent à une parabole ne doit pas être un motif de douter de leur signification, parce que les personnages eux-mêmes des paraboles sont représentés sous les traits de la nature réelle. De même que la mort et la sépulture du riche sont des traits de la nature réelle, ainsi l'enlèvement par les anges du pauvre qui vient de mourir, et qui a racheté son âme par la souffrance, est un trait de l'observation réelle. Maintenant, comparez. Si l'Écriture témoigne que les âmes des saints, en sortant de leur corps, sont reçues par les anges, n'est-elle pas parfaitement conforme avec cela, la tradition qui témoigne, entre autres, par le moyen de cette image, que l'âme très sainte de la Mère du Seigneur, plus élevée que les anges, fut reçue, au sortir de son corps, par son divin Fils lui-même ? Selon une autre tradition, un ange lui fut envoyé encore sur la terre pour la prévenir de l'approche de son trépas; ensuite le chœur des anges l'accueillit par des cantiques célestes dont les échos furent entendus de ceux qui en étaient dignes, au moment de la cérémonie funèbre.

Vous voyez quelle sagesse multiple nos pieux Pères ont renfermée dans la peinture des icônes. Ils nous y ont présenté, non seulement un souvenir édifiant d'un passé visible, mais encore une observation mystérieuse de l'invisible dans le domaine de la vie future.

Quelle douce contemplation, quoiqu'elle s'élève à des hauteurs inaccessibles ! De quel splendide éclat y brille, l'amour du divin Fils pour sa Mère bienheureuse ! Quelle exactitude du Juge céleste dans la rémunération des œuvres de la vie terrestre ! De même que la Vierge toute pure a porté dans ses bras le Fils de Dieu au temps de son enfance terrestre, ainsi, en retour, le Fils de Dieu porte son âme dans ses mains aux premiers moments de sa vie céleste.

Qui que tu sois, toi, mon compagnon de voyage sur la terre, qui m'écoutes, bientôt, pour ton âme et pour la mienne, – je ne sais pour laquelle la première, – mais certainement bientôt, pour la tienne et pour la mienne, s'ouvriront les espaces invisibles de la vie future. Avons-nous songé à ce qui nous y attend ? Qui nous y recevra ? Les anges voudront-ils, comme l'âme du pauvre de l'Évangile, porter aussi notre pauvre âme dans quelque demeure de la lumière ? Ou bien ne t'en inquiètes-tu pas, et penses-tu que tu pourras bien te passer de cet honneur ? Ne t'abuse pas. Il est vrai que c'est un honneur pour ceux qui en sont dignes; mais n'est-ce pas aussi un secours pour ceux qui en ont besoin ? Si, sur le chemin de ce monde visible, nous avons besoin d'être gardés et conduits par les anges, n'en aurons-nous pas encore plus besoin à notre entrée dans le monde invisible, inconnu et sans bornes ? Aujourd'hui, le monde matériel s'étend devant nous comme un mur qui nous cache les splendeurs du royaume des cieux, mais qui nous sépare en même temps du royaume ténébreux de l'enfer; mais aujourd'hui aussi, les influences de l'ombre sans fond pénètrent plus ou moins jusqu'à nous, et nous avons d'autant plus besoin des influences tutélaires du royaume de la lumière : que sera-ce donc quand notre âme, se séparant de son corps, franchira les limites du monde matériel, et entrera en contact immédiat avec le monde spirituel ? N'est-elle pas menacée d'une attaque ouverte des puissances de ténèbres, elle qui ne peut pas dire d'elle-même, comme le pouvait le seul Impeccable : *Le prince de ce monde vient, et il n'a aucun droit sur moi* (Jn 14,30) ? Bienheureux celui qui, regardant par de là le tombeau, a assez de présence d'esprit pour dire avec David : *Quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi* (Ps 22,4), – vous, la lumière du monde et le vainqueur de l'enfer, – vous qui illuminez même l'ombre de la mort de la splendeur de votre croix, – vous qui avez supporté la mort pour tous, afin que la mort fût absorbée par la vie, – vous qui commandez à vos anges de garder ceux qui vivent sous votre protection, dans toutes les voies visibles et invisibles, dans le temps et au delà des limites du temps ! Mais pour avoir une pareille présence d'esprit, il faut que Jésus Christ soit réellement avec nous dans notre foi, dans notre amour, dans notre conduite conforme à sa volonté et à ses commandements.

Dans le prophète Isaïe, voici ce que dit le Seigneur : *Bienheureux celui qui a une famille dans Sion, et des parents dans Jérusalem* (31,9). Si ces paroles ont une signification par rapport à la Jérusalem terrestre et au peuple juif, elles en ont une incomparablement plus grande par rapport

à l'Israël spirituel et à la Jérusalem céleste. Le Juif, s'il ne peut, dans la Jérusalem terrestre, s'arrêter dans la maison d'un parent, peut y trouver un hôtel, et, pour de l'argent, se procurer ce qu'il ne peut recevoir de l'amitié d'un parent; mais, dans la Jérusalem céleste, il n'y a ni appartements à louer, ni argent, ni achat, ni vente. Ou il y faut arriver comme compatriote et parent, ou l'on n'y est pas reçu. – Mais est-ce que nous pouvons devenir les parents des citoyens du ciel, quand, pour la plupart, nous ne les connaissons même pas ? – Nous pouvons devenir les parents, non seulement des citoyens du ciel, mais de leur Roi lui-même. Lisez, dans l'Évangile, sa charte préparée depuis longtemps pour vous tous, et pour vous admettre tous à cette haute parenté : *Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui l'accomplissent* (Luc 8,21). Ainsi donc, mes frères, soyez attentifs à écouter la parole de Dieu, surtout lorsqu'il vous parle par l'Église; soyez vigilants et fidèles dans l'accomplissement des commandements de Jésus Christ, et vous entrerez dans la parenté céleste, et vous aurez une famille dans la Sion céleste, et des parents dans la Jérusalem qui n'a pas été construite de main d'homme, et vous serez dès cette terre, selon la parole de l'Apôtre, *des cohabitants de la cité des saints et de la maison de Dieu* (Éph 2,19), et, à la fin, ils vous admettront aussi dans les demeures éternelles du ciel, au partage de la félicité et à la contemplation de la gloire du Père, du Fils et du saint Esprit. Amen.



## L'ÉLECTION DU PATRIARCHE TIKHON DE MOSCOU

Le dernier patriarche orthodoxe dans l'Église russe fut le patriarche Tikhon. Ceux qui ont suivi pendant le communisme ont cherché à ménager la chèvre et le cou, pour m'exprimer familièrement, c'est-à-dire à réconcilier le bolchevisme athée et l'Orthodoxie. Ceux, après le communisme ne valent pas plus.

La biographie du patriarche Tikhon se trouve facilement sur le net. Voici son élection comme patriarche, écrit par le prince P. M. Volkonsky en 1921 :

Les élections des candidats au trône patriarcal étaient fixées au 24 octobre 1921. Le concile décida d'élire trois candidats; le tirage au sort devait ensuite désigner le patriarche. Il avait été décidé au Conseil des évêques que le candidat désigné par le sort ne pourrait pas se dérober.

Le 24, les billets présentés au président du concile accusaient 30 candidats, très variés et quelques-uns très inattendus, car on proposa même des laïques. La majorité se prononça pour Mgr Antony, évêque de Karkof, qui le premier passa aux voix et recueillit presque l'unanimité (plus de 400 voix). Les autres candidats furent élus le lendemain. Mgr Arsenyi, évêque de Novgorod, réunit près de 300 voix, et Mgr Tykhon, métropolitaine de Moscou, un peu plus de 200. Aussitôt après les élections, les candidats quittèrent le concile. Mgr Antony se retira au monastère de Valaam, Mgr Arsenyi au monastère Troïtsky-Serguievsky, et Mgr Tykhon au couvent de Troïtsky. Ils devaient attendre, sans sortir de leur retraite, les résultats du tirage au sort.

Le président honoraire du concile, Mgr Vladimir, métropolitaine de Kiev, écrivit sur des billets séparés les noms des candidats; il les plia et les déposa dans une cassette en argent. Cette cassette fut liée avec un cordon et le sceau du concile y fut apposé. Ensuite on la porta à l'église du Sauveur, où le tirage au sort avait été fixé pour le 28 octobre. La cassette fut déposée sur le pupitre, face à l'autel. Deux membres du concile, se relayant tour à tour, faisaient la garde.

La date du 28 octobre restera doublement célèbre dans la mémoire des Moscovites et de tous les Russes, car ce fut le jour où les bolcheviks écrasèrent l'«insurrection de Moscou» et où le patriarche fut élu.

Quand, il la mi-octobre, les bolcheviks triomphèrent du gouvernement provisoire et, ayant dispersé la Constituante des socialistes révolutionnaires, s'installèrent de vive force à Petrograd, il se forma à Moscou un petit noyau qui refusait de reconnaître leur pouvoir. Ce noyau était composé d'officiers et surtout d'élèves des écoles militaires dont une partie s'enferma dans le Kremlin et les autres dans leurs écoles. Pourquoi et pour qui se battaient-ils, ils ne le savaient pas au juste. Ils avaient seulement résolu de ne pas se soumettre aux bolcheviks. Petrograd expédia contre eux des commissaires et des troupes avec de l'artillerie. Plusieurs places et les rues principales de la ville furent occupées par les batteries qui, à partir du 23 octobre, tiraient sur le Kremlin et les édifices derrière lesquels s'abritaient les insurgés. La canonnade se poursuivit pendant tout le temps que durèrent les élections et fut particulièrement nourrie le 28 octobre.

Sous le tonnerre des canons bolcheviks, malgré les obstacles créés par eux et le danger qu'offrait la circulation, de grand matin, le peuple commença à affluer de tous les coins de Moscou vers la cathédrale du Sauveur. A 10 heures, l'église et les galeries étaient bondées, car plus de 20 000 personnes y étaient rassemblées. Tous les membres du concile étaient présents. La Liturgie solennelle était célébrée par le métropolitaine de Kiev, Mgr Vladimir, assisté de douze évêques. Après les Heures, Mgr Vladimir, accompagné du secrétaire du concile, le professeur Cheine, s'approcha du pupitre sur lequel reposait la cassette en argent. Le secrétaire la souleva et la montra au peuple; puis le métropolitaine rompit le scellé et ouvrit la cassette. A ce moment sortit du sanctuaire un vénérable moine, blanc comme neige, revêtu de son aube noire sur laquelle se détachait l'étole. Il se dirigea vers le pupitre. C'était le vénérable Alexis, connu de tout Moscou. Naguère protodiacre, puis prêtre de la cathédrale Ouspensky, à Moscou, il avait su s'attirer pendant sa longue carrière le profond respect de ses paroissiens, et il était

particulièrement renommé comme confesseur. <sup>1</sup> En 1907, âgé déjà de soixante-quinze ans, il se retira dans le monastère de Zosime. Des milliers de personnes affluaient vers ce confesseur, jusqu'au jour où il se retira définitivement du monde, se vouant à l'isolement complet. Pendant les deux dernières années, il ne recevait personne, ne causait avec personne, et cédant seulement aux instances du concile qui tenait à le voir parmi ses membres, il se décida à quitter son ermitage et à venir à Moscou.

Ce fut ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans, encore vaillant et au regard serein, qui fut chargé par le concile de tirer le bulletin qui déciderait du choix du patriarche. S'approchant du pupitre il fit une prière, puis salua par trois fois le clergé et les fidèles, après quoi il tira de la cassette, qui lui était présentée, un bulletin plié qu'il remit au métropolite. Dans un silence complet, Mgs Vladimir lut devant la foule anxieuse et recueillie : *Tykhon, métropolite de Moscou*. L'église entière entonna avec allégresse : *Axios, axios* (il est digne), étouffant le chant des chœurs. Ces acclamations de la foule continuèrent pendant longtemps à l'adresse du patriarche nouvellement élu. Quand l'enthousiasme se calma et que le chant se tut, le métropolite Vladimir lira les deux autres bulletins et, pour la forme, lut les noms des deux derniers candidats. Pendant la Liturgie qui suivit, on fit déjà mention du patriarche de Moscou et de toute la Russie, Mgr Tykhon.

Pendant ce temps, le bombardement continuait et s'intensifiait. La foule, qui se dispersait après la Liturgie, dut rejoindre ses foyers sous le tonnerre d'une canonnade furieuse,



---

<sup>1</sup> Il était le confesseur de la grande-duchesse Elisabeth Féodorovna qui après l'assassinat de son mari, le grand-duc Sergee Alexandrovitch, gouverneur général de Moscou (1904), entra en religion et voua sa vie et sa fortune aux œuvres de bienfaisance et aux affaires de l'Église. Les bolcheviks, après s'être installés à Moscou, l'arrêtèrent à l'église pendant le service divin, la mirent d'abord en prison, puis la déportèrent dans l'Oural à Ekaterinburg. Là, elle fut martyrisée et son corps fut jeté dans un puits. Sur l'ordre de Koltchak, son corps fut retrouvé intact, mis dans un cercueil et expédié à Shanghai.

avec toutes sortes de précautions, passant par les ruelles, choisissant les endroits les moins exposés. Au Kremlin, sur les places et dans les grandes rues, on se battait, et la lutte se termina par la défaite d'une poignée de braves. Ceux qui ne furent pas tués ou faits prisonniers se cachèrent dans la ville ou prirent la fuite; tandis que les bolcheviks s'installaient pour de bon à Moscou.

Cependant, le patriarche était élu, et nous pensons que les destins inconnus, ayant provoqué l'absence du pouvoir, favorisèrent le fait de cette élection. Le pouvoir impérial, au nom de l'autocratie, craignait le patriarcat; le gouvernement provisoire, qui le remplaça, le considérait comme gênant, et, dans le régime bolchevik, il se présentait comme une anomalie dangereuse. A. Leroy-Beaulieu avait raison lorsqu'il disait : «Il n'y a pas de place en Russie pour un patriarche, jamais autocrate ne redressera le trône de Nikon. Une Russie constitutionnelle ne s'en soucierait pas davantage.» Mais il se trompa dans sa prédiction : «Si la Russie doit avoir un patriarche, ce sera celui de Constantinople, le patriarche œcuménique.» Il est vrai que ni lui ni aucun mortel ne pouvait prévoir les épreuves incroyables que le sort réservait à la malheureuse Russie.

Les afflictions et les persécutions extérieures doivent nous pousser vers Dieu par le chemin de la connaissance de nos infirmités et de tout ce qui nous manque, par le chemin de l'humilité, afin que l'homme puisse à la fin confesser par expérience : *Il est bon pour moi que tu m'aies humilié.* (Ps 118,71)

Métropolitaine Philarète de Moscou  
(homélie pour la restauration du temple de la Résurrection)

QUESTION :

Qu'est-ce que les évangiles synoptiques ?

RÉPONSE :

Les trois évangiles : de Matthieu, de Marc et de Luc sont désignés comme évangiles "synoptiques". Ils ont une même vue sur les mêmes événements de la Vie du Christ sur terre depuis l'Annonciation jusqu'à l'Ascension. Le mot *synoptique* vient du grec : *syn* = ensemble et *opsis* = vue. Chacun de ces évangélistes a donc écrit, à sa manière, sur les mêmes événements.

L'évangile de Jean, par contre, complète plutôt ce que les trois premiers évangiles passent sous silence.

Matthieu avait écrit son évangile en hébreu, mais très tôt il fut traduit en grec. Marc a relaté ce qu'il avait appris de l'apôtre Pierre; c'est donc, d'une certaine manière, l'évangile de Pierre. Luc, un homme instruit, a mis par écrit lui-même son évangile et Jean a dicté à Prochor son évangile.

Les trois évangiles synoptiques relatent donc le même contenu, dans un ordre presque pareil, et on peut les mettre dans trois colonnes parallèles, ce que certains pères ont fait.

Matthieu a connu le Christ, puisqu'il fut choisi par Lui comme apôtre, étant douanier (péagier). Luc fut un des deux disciples qui ont accompagné le Seigneur sur le chemin d'Emmaüs. Marc était un disciple de Pierre et Jean est l'apôtre que Jésus aimait particulièrement.

a. Cassien

## LES SEPT DORMANTS D'EPHESE

fêtés le 4 août

*Le savant Assémani, dans le tome II de sa Bibliothèque orientale, mentionne un discours en vers de saint Jean, évêque de Sarug, en Mésopotamie, dans lequel l'histoire des sept Dormants est rapportée. Saint Jean de Sarug, a vécu au 5e siècle, qui est celui même, auquel a régné Théodose II, que l'on voit remplir un rôle dans le récit. Saint Grégoire de Tours, dont nous avons emprunté la narration, conforme pour le fond à celle de saint Jean de Sarug, fleurissait au 6e siècle. Au 7e, cette histoire était si répandue dans l'Orient, que Mahomet y fait allusion dans le Coran.*

Sous le règne de Décius, lorsque la persécution contre les chrétiens sévissait dans l'univers entier, et qu'on offrait partout de funestes sacrifices à de vaines idoles, les principaux officiers dans le palais du prince étaient sept jeunes hommes de noble extraction; ils se nommaient Achillide, Diomède, Diogène, Probat, Étienne, Sambatius et Cyriaque. Comme ils étaient journellement témoins de la scélératesse et de la cruauté de l'empereur, dans la crainte qu'il ne leur ordonnât d'adorer des idoles sourdes et muettes à la place du vrai Dieu, touchés de componction et par une inspiration céleste, ils s'empressèrent de recevoir la grâce du baptême; et dans les fonts sacrés de la régénération, on leur donna les noms de Maximien, Malchus, Martinien, Constantin, Denys, Jean et Sérapion.

Sur ces entrefaites, l'empereur Décius s'étant rendu en la ville d'Éphèse, ordonna de faire une recherche si exacte de la secte des chrétiens, que l'on parvint, s'il était possible, à anéantir jusqu'au nom de cette religion. On prépare donc les sacrifices, l'empereur lui-même sacrifie, et presse par des caresses ou par des menaces ses serviteurs de faire comme lui. Tous rivalisent de zèle pour l'offrande des victimes, en sorte que la ville entière était empestée par l'odeur et les vapeurs qui s'exhalaient de ces horribles sacrifices. Les sept athlètes du Christ, voyant ce qui se passait, se prosternèrent pour prier et pour gémir, et la tête couverte de poussière, ils imploraient la Miséricorde du Seigneur, Le conjurant de regarder du haut du ciel ces rites profanes, et de ne pas permettre que le peuple du Seigneur succombât au milieu d'une telle perversité.

Les persécuteurs du nom chrétien s'étant aperçus de ce qu'ils faisaient, allèrent trouver le prince et lui dirent : «Ton décret impérial, ô prince, est parvenu jusqu'aux extrémités de l'univers, et personne, n'a la présomption de contrevenir à tes ordres; tous, en effet, offrent chaque jour des sacrifices aux dieux immortels, excepté sept jeunes hommes, pour lesquels cependant tu as une affection singulière et qui sont comblés de tes faveurs.» L'empereur leur dit : «Qui sont-ils ?» Ils lui répondirent : «C'est Maximien, fils du préfet, avec ses compagnons.» Décius, transporté de fureur, se les fit aussitôt amener chargés de chaînes, le visage trempé de larmes et la tête encore couverte de poussière, tels qu'ils étaient lorsqu'ils priaient en présence, du Seigneur. L'empereur les voyant, leur dit : «Votre âme dépravée est donc montée à un tel degré de perfidie que vous osez braver nos ordres, et refuser d'offrir les holocaustes qui sont dus aux dieux immortels ? J'en jure par ma gloire, vous subirez divers genres de tourments pour avoir ainsi méprisé nos dieux.» Ils lui répondirent : «Notre Dieu est unique et le seul véritable; c'est Lui qui est le Créateur du ciel, de la terre et de la mer : tous les jours nous Lui immolons un sacrifice de louanges, et nous sommes même disposés à mourir pour son Nom. Quant à ces divinités que tu nous convies à adorer comme des dieux, nous savons qu'elles ne sont rien. Si elles ont des membres, c'est l'ouvrage des artistes qui les ont fabriquées; mais elles ne sauraient avoir la vie. C'est pourquoi les oracles des prophètes du Seigneur condamnent ceux qui adorent ces idoles, souhaitant qu'ils leur deviennent semblables, aussi bien que ceux qui les fabriquent.» Ces paroles ne firent qu'enflammer davantage la colère de l'empereur. Cependant, ayant fait retirer tout le monde, il leur dit : «Sortez de notre présence, misérables; mais vous serez punis pour l'injure que vous venez de proférer, avant que vous puissiez rentrer dans notre palais, et que, réconciliés par la clémence des dieux, vous jouissiez encore de la fleur de l'adolescence. Car il n'est pas convenable que des corps qui ont tant de grâce et de beauté soient soumis aux supplices.» Il ordonna ensuite de leur ôter leurs chaînes, et de les remettre en liberté jusqu'à son retour à Ephèse.

Ces jeunes hommes étant ainsi redevenus libres, tandis que l'empereur se rendait dans une autre ville, retournèrent dans leurs maisons, et après en avoir fait l'inspection, en enlevèrent l'or, l'argent, les vêtements et tout le mobilier, qu'ils distribuèrent aux pauvres; puis ils se retirèrent dans une caverne du mont Céleus, emportant seulement un peu d'argent pour se procurer des vivres. Ils chargèrent Malchus, l'un d'entre eux, d'aller secrètement à la ville pour y acheter des aliments, et informer prudemment de la conduite de l'empereur envers les chrétiens. Tandis que les saints se consignent ainsi eux-mêmes dans une prison volontaire, et se livraient assidûment à la prière, le détestable empereur revint à Éphèse. Après avoir pris ses informations ordinaires sur les chrétiens, il demande Maximien et, ses compagnons. Leurs parents lui répondent qu'ils se sont enfermés dans un antre du mont Céleus, mais qu'il serait facile de les en arracher, sur un ordre impérial. Les jeunes hommes ayant appris cette nouvelle de la bouche de Malchus, en furent saisis de terreur; et aussitôt, se prosternant par terre, ils priaient le Seigneur avec larmes de les maintenir dans la foi et de les dérober aux regards du cruel empereur. Comme ils priaient ainsi, le Seigneur, prévoyant qu'ils seraient un jour utiles à ses desseins, exauça leurs supplications et reçut leurs âmes : et ils restèrent ainsi étendus par terre comme ensevelis dans un doux sommeil.

L'empereur, dans sa colère, dit à ses satellites : «Allez donc, et bouchez l'entrée de la caverne, afin que ces contempteurs des dieux n'en puissent sortir. Comme ils se mettaient en devoir d'accomplir les ordres du prince, deux chrétiens, Théodore et Ruben, qui adoraient en secret le Christ, par crainte de l'empereur, prirent les devants, portant avec eux des tablettes de plomb sur lesquelles ils avaient écrit toute l'histoire de ces saints, et qu'ils placèrent au dedans de la caverne, vers l'entrée, sans que personne en sût rien; et ils se disaient : «S'il plaît à Dieu de révéler aux peuples les bienheureux corps de ses athlètes, cette écriture attestera ce qu'ils ont souffert pour son Nom.» Les satellites de l'empereur arrivèrent ensuite, roulèrent de grosses pierres à l'entrée de la caverne, qu'ils fermèrent entièrement, et s'en allèrent, en disant : «Qu'ils meurent de faim, qu'ils se dévorent les uns les autres, eux qui ont refusé avec tant de mépris d'offrir à nos dieux les sacrifices qui leur sont dus.»

Décus étant mort, et les années ayant succédé aux années, l'empire fut enfin dévolu à Théodose fils d'Arcadius. Sous son règne, l'impure secte des Saducéens reparut dans le monde, cherchant à détruire l'espérance de la résurrection, et disant ouvertement : «Les morts ne ressuscitent point.» Les chefs de cette hérésie étaient les évêques Théodore et Gaius, qui cherchaient même à en infecter l'esprit de l'empereur. Le prince, inquiet par leurs erreurs, se prosterna par terre, et conjura le Seigneur de daigner lui inspirer ce qu'il devait croire.

Or il y avait en ce temps-là à Éphèse, un nommé Dalius, qui possédait de nombreux troupeaux. Parcourant un jour le mont Céleus, il dit au chef de ses bergers : «Dispose ici des parcs pour nos brebis; car ce lieu est un excellent pâturage.» Il ignorait ce que renfermait la caverne. Les bergers se mirent aussitôt au travail, et roulaient de grosses pierres. Ayant aperçu celles qui obstruaient l'entrée de la grotte, ils les employèrent aussi à construire leur mur, mais ils n'entrèrent pas.

Le Seigneur ordonna alors aux âmes de ces saints de reprendre possession de leurs corps. Aussitôt ils se levèrent et se saluèrent comme ils avaient coutume de le faire après leur sommeil; et croyant n'avoir dormi qu'une nuit, ils s'assirent gais et dispos. Non seulement leurs membres avaient conservé toute leur beauté et leur souplesse, leurs vêtements même étaient aussi entiers et en aussi bon état que lorsqu'ils les avaient mis tant d'années auparavant. S'adressant alors à Malchus, ils lui dirent : «Raconte-nous donc ce que l'empereur a dit cette nuit, et si on nous recherche encore, afin que nous le sachions.» Il leur répondit : «Oui, on nous recherche pour nous faire sacrifier aux dieux.» Et Maximien ajouta : «Nous sommes tout prêts à mourir pour le Christ. Mais toi, prends cet argent, et va nous acheter des vivres; puis informe-toi diligemment, mais avec prudence, et reviens nous dire ce que tu auras appris.» Ayant pris l'argent, il s'en alla. Or les pièces de monnaie portaient le nom et l'effigie de Décus.

Comme il approchait de la porte de la ville, il aperçut l'image de la croix placée au-dessus; étonné de ce qu'il voyait, il se dit en lui-même : «Est-ce que, depuis hier que je sortais de la ville après le coucher du soleil, le cœur de Décus est tellement changé qu'il ait été jusqu'à munir la porte de la ville d'un signe de la croix ?» Après qu'il y fut entré, il entendit des hommes jurer par le Nom du Christ, en regardant du côté de l'église; il vit des clercs parcourir les rues de la cité, et s'aperçut que les murs avaient été renouvelés. Son étonnement croissait à chaque pas, et il crut presque qu'il était entré dans une autre ville. Cependant il se rendit au marché, et

présenta ses pièces de monnaie en échange des aliments qu'il voulait acheter. Les marchands les ayant examinées, dirent : «Cet homme-là a découvert un trésor, car il a des pièces du temps de l'empereur Décius.» Malchus, entendant ce discours, se mit à rouler dans son esprit des pensées étranges. «Qu'est-ce que tout cela ? se disait-il. Je fais donc un rêve ?» Ou le conduisit à l'évêque Marin et au préfet de la ville. Le préfet lui dit : «D'où es-tu ? de quel pays viens-tu ? Je suis d'Éphèse, répondit-il, si toutefois c'est ici la ville d'Éphèse, que je me souviens d'avoir vue hier.» Le préfet ajouta : «Comment possèdes-tu ces pièces de monnaie ?» Malchus répondit : «Je les ai prises dans la maison de mon père.» Le préfet : «Et où est ton père ?» Et Malchus nommait ses parents, que personne ne connaissait. Le préfet lui dit : «Raconte-nous comment tu as acquis cet argent; car il est du temps de Decius, qui est mort il y a longtemps : d'où il est manifeste que tu es venu pour te moquer des sages d'Éphèse; mais je vais te faire subir la torture, jusqu'à ce que tu dises la vérité.» Malchus, ému de ces menaces, répondit en pleurant, et toujours étonné : «Si vous le permettez, je vous adresserai une seule question. L'empereur Décius, qui a persécuté les chrétiens dans cette ville, où est-il ?» L'évêque Marin lui répondit : «Mon cher fils, il n'y a personne en cette ville qui se rappelle les temps de Décius; car il y a de longues années qu'il est mort.»

Malchus, à ces paroles, rentrant en lui-même, dit à l'évêque : «Je croyais n'avoir dormi qu'une nuit avec mes frères; mais il paraît qu'un grand nombre d'années ont passé sur notre sommeil. Et maintenant le Seigneur m'a ressuscité avec mes frères, afin que tout le monde connaisse que la résurrection des morts aura lieu. Suivez-moi, et je vous montrerai mes frères qui sont ressuscités avec moi.» L'évêque, étonné plus qu'on ne le saurait dire, se rendit avec lui à la caverne, accompagné du préfet et de tout le peuple. Malchus, ayant raconté aux frères tout ce qui lui était arrivé dans la ville, l'évêque entra dans la caverne et y trouva une cassette fermée de deux sceaux d'argent. Il sortit aussitôt, fit assembler la multitude qui l'avait suivi, brisa les sceaux avec le préfet, et trouva deux tablettes de plomb, sur lesquelles était gravé tout ce que



ces saints avaient souffert, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut. Dès lors ils ne doutèrent plus de la vérité des paroles de Malchus.

Ils rentrèrent, et trouvèrent les bienheureux martyrs assis dans un coin de la caverne. Leurs visages, vermeils comme des roses, avaient tout l'éclat du soleil dans sa splendeur, et ni leurs corps, ni leurs vêtements n'avaient souffert ni diminution ni avaries. L'évêque Marin, avec le préfet, se prosterna à leurs pieds pour leur rendre hommage, et tout le peuple glorifia Dieu d'avoir daigné rendre ses serviteurs témoins d'un tel miracle. Les saints racontèrent à l'évêque, devant tout le peuple, ce qui leur était arrivé du temps de Décus.

L'évêque et le préfet envoyèrent aussitôt des courriers à l'empereur Théodose, avec cette missive : «Venez en toute hâte; si vous voulez, vous pouvez voir un grand miracle qui s'est manifesté de votre temps par la permission de Dieu. Vous y reconnaîtrez par vous-même que l'espérance de la résurrection est fondée, conformément à la promesse évangélique.»

Théodose, apprenant cette nouvelle, se leva tout joyeux, et levant les mains il dit : «Je vous rends grâces, Seigneur Jésus Christ, Soleil de justice, de ce que Vous avez daigné illuminer les ténèbres des mortels par la lumière de votre Vérité. Je vous remercie de n'avoir pas permis que la lampe de ma confession fût obscurcie par le sombre nuage d'une doctrine erronée.» Et parlant ainsi, il monta à cheval, et se rendit en toute hâte à Éphèse. L'évêque et le préfet, avec toute la multitude, allèrent au-devant de l'empereur. Comme ils approchaient de la caverne, les saints martyrs sortirent au-devant du prince. Leurs visages parurent resplendissants comme le soleil dans son midi. L'empereur se prosterna par terre pour les honorer, et rendit gloire à Dieu. Il se releva aussitôt, les embrassa avec larmes et leur dit : «Je vois vos visages comme si je voyais mon Seigneur Jésus Christ, lorsqu'il appela Lazare du tombeau. Je Lui rends d'immenses actions de grâces de ce qu'Il m'a confirmé dans l'espérance de la résurrection.» Maximien répondit : «Sache, ô empereur, que c'est pour raffermir ta foi que le Seigneur nous a ordonné de ressusciter. Aie donc confiance en Lui, et confesse que la résurrection des morts aura lieu, puisque tu nous vois aujourd'hui, ressuscités comme nous sommes, nous entretenir avec toi, et raconter les merveilles de Dieu.» Et ils lui parlèrent de beaucoup d'autres choses.

Après cela, ils se prosternèrent par terre et s'endormirent, de nouveau, remettant leurs âmes au Roi immortel, le Dieu tout-puissant. L'empereur, à ce spectacle, se jeta sur leurs corps, les embrassa avec larmes, et quittant ses somptueux vêtements, il les en couvrit; puis il donna l'ordre de faire des cercueils d'or pour les y déposer. Mais la nuit suivante, les saints apparurent à lui et lui dirent : «Ne fais rien, mais laisse-nous reposer dans la terre; c'est de là que le Seigneur nous ressuscitera de nouveau, au grand jour de la résurrection de toute chair.»

L'empereur fit construire une grande basilique sur leur tombeau, et y adjoignit un hospice pour les pauvres, qu'on devait y entretenir aux frais du trésor public. Il réunit ensuite les évêques pour célébrer la fête de ces saints, et tous glorifièrent Dieu, à qui appartient, dans la Trinité parfaite, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.



## POURQUOI LA MÈRE DE DIEU PORTE-T-ELLE UN VÊTEMENT ROUGE ?

En accord avec la tradition des Hébreux, les vierges portent un vêtement rouge et les femmes mariées un vêtement blanc, afin de montrer la différence entre la virginité et le mariage. Dans le deuxième livre de Rois, on voit que le premier fils du roi David, Amnon, a violé sa sœur Tamar, qui était de la même mère que Absalom. Amnon était du même père, de David, mais d'une autre mère, ainsi que Abraham et Sara.

Lorsqu'elle perdit ainsi sa virginité, elle déchira son vêtement rouge, qu'elle portait étant vierge. Pour cela Absalom tua Amnon, le fils aîné de David. (II R 13)

Pour la même raison, le prophète Zacharie, le père du Précurseur, fut tué dans le sanctuaire (cf. Mt 23,35), puisqu'il ne fit pas sortir la Mère de Dieu de l'endroit où vivaient les vierges, après que la Toute Sainte avait enfanté le Christ. Zacharie savait fort bien à quoi la virginité se reconnaît. Ainsi la Vierge continuait de porter après l'enfantement son vêtement rouge.

C'est pour cela que les iconographes peignent la Vierge Marie habillée en rouge.

Traduit du grec de la revue "Boanerges"



Il y avait un vieillard en Égypte, avant que n'y vienne le groupe d'abba Poemen, qui jouissait d'une notoriété et d'une estime considérables. Lors donc que le groupe d'abba Poemen monta de Scété, on abandonna le vieillard pour aller chez abba Poemen. Et le vieillard, jaloux, disait du mal d'eux. Abba Poemen l'apprit, s'en affligea et dit à ses frères : «Que faire pour ce grand vieillard, car les gens nous ont mis dans l'affliction en l'abandonnant et en s'attachant à nous qui ne sommes rien ? Comment pouvons-nous donc le guérir ?» Et il leur dit : «Préparez un peu de nourriture et prenez une outre de vin, et allons chez lui manger ensemble; peut-être ainsi pourrions-nous le guérir.» Ils se chargèrent donc de nourriture et partirent. Lorsqu'ils frappèrent à la porte, le disciple répondit : «Qui êtes-vous ?» Ils lui dirent : «Dis à l'abba : c'est Poemen qui désire être béni par toi.» Le disciple ayant rapporté cela au vieillard, il leur fit savoir : «Allez-vous-en, je suis occupé.» Mais eux, ils persévérèrent malgré la chaleur, disant : «Nous ne partirons pas avant d'avoir obtenu de rencontrer le vieillard.» Alors le vieillard, voyant leur endurance et leur humilité, en fut confus et leur ouvrit. Ils entrèrent et mangèrent avec lui. Et tandis qu'ils mangeaient, le vieillard dit : «En vérité, dans votre pratique, je ne vois pas seulement ce que j'ai entendu dire de vous, mais le centuple.» Et à partir de ce jour-là il devint leur ami.

Abba Poemen dit : «Fais ton possible pour ne faire aucun mal à personne et garde ton cœur pur avec tout homme.»

Il dit encore : «Il n'y a pas d'amour plus grand que de donner sa vie pour le prochain.» En effet, si quelqu'un entend une parole attristante et, bien que pouvant répliquer de même, lutte pour supporter la peine sans rien dire; ou encore lorsqu'on lui a fait violence pour quelque chose, s'il supporte la violence sans se venger de celui qui l'a peiné, un tel homme donne sa vie pour son prochain.»

Il arriva une fois qu'abba Pambo marchait avec des frères pour se rendre dans les régions d'Égypte. Voyant des séculiers assis, il leur dit : «Levez-vous, saluez les frères afin d'être bénis, car ils parlent sans cesse à Dieu et leurs bouches sont saintes.»

Il faut fuir la société de ces sortes de gens, quand même ils nous seraient unis par les liens de la parenté. Car la conversation des insensés est toujours nuisible et jette sur un cœur innocent une espèce de noirceur qui le ternit, parce que comme en vous attachant à un saint vous serez saint, ainsi vous deviendrez méchant avec un méchant. En effet il arrive souvent qu'un homme qui veut garder les règles de la tempérance, écoutant les discours d'un sensuel se laisse noircir contre son intention par la fumée de son dérèglement, rien n'étant plus opposé et plus contraire que l'ordre et le désordre.

saint Ambroise de Milan (lettre 27)

## DE LA VIE DE L'APÔTRE PIERRE

L'apôtre saint Pierre vous donnera un exemple, et de sa conscience et de la protection de Dieu. Hérode l'ayant fait chercher, le prit et le mit en prison. Car le serviteur de Dieu, ne s'était pas éloigné, mais il se montrait sans rien craindre. L'Église pria pour lui, et cet apôtre dormait tranquillement dans la prison, signe assuré qu'il ne craignait rien. L'ange fut envoyé pour le réveiller de ce profond sommeil, et ce fut lui qui l'ayant tiré de prison lui fit éviter la mort pour un temps.

Le même saint Pierre dans la suite ayant vaincu Simon le Magicien, enseigné au peuple les préceptes du Seigneur, inspiré l'amour de la chasteté, souleva contre lui les païens, et comme ils le cherchaient pour le faire mourir, les chrétiens le conjurèrent de céder pour un peu de temps à leur fureur. Quoiqu'il souhaitât ardemment de souffrir, il se laissa néanmoins fléchir, touché des prières des fidèles qui lui demandaient avec instance de se conserver pour l'instruction et le soutien du peuple. En un mot, il sortit de Rome durant la nuit, et ayant rencontré à la porte Jésus Christ qui entrait dans la ville, il lui dit : *Maître où vas-tu ?* Jésus Christ lui répondit : *je viens pour être crucifié une seconde fois.* Pierre comprit, que cette réponse indiquait la Croix où il serait attaché, Jésus Christ ne pouvant être crucifié une seconde fois après s'être dépouillé de la chair mortelle. *Car quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour le péché, mais quand à la vie qu'il a maintenant il vit pour Dieu.* (Rom 6,10) Pierre comprit donc que Jésus Christ devait être crucifié une seconde fois dans son serviteur. Ainsi, il retourna volontairement, il expliqua aux chrétiens les raisons de son retour, et ayant été pris aussitôt, il glorifia par sa croix le Seigneur Jésus.



Lettre22 de saint Ambroise de Milan

## DÉPART DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME POUR L'EXIL

L'évêque Jean, étant sorti du palais épiscopal avec les évêques, dit à tous : «Venez, prions et allons prendre congé de l'ange de l'église»; d'un côté il se réjouissait de ce qui se passait, mais de l'autre, il était navré de la situation pénible où se trouvait le peuple. Soudain, l'un de ceux qui étaient au pouvoir et qui aimaient Dieu avertit Jean : «Lucius, cet homme effronté au visage arrogant, se tient prêt dans le bain public avec les troupes qu'il commande à se saisir de toi et à te chasser même par la force, si t'opposes à l'ordre et si tu temporises; mais les gens de la ville sont en état d'alerte; hâte-toi donc de sortir en cachette, de peur que le peuple, en prenant ta défense, n'entre en lutte avec les soldats.» Alors Jean, ayant embrassé en pleurant quelques-uns des évêques – son émotion ne lui permit pas d'embrasser les autres – prit congé d'eux en disant à ceux qui étaient à l'intérieur du sanctuaire : «Restez ici un moment pour qu'à mon départ j'aie un peu de répit.»

Passant alors dans le baptistère, il appelle Olympias, qui ne quittait jamais l'église, et Pentadia et Proclè, toutes trois diaconesses, ainsi que la femme du bienheureux Nébridios, Silvina, qui paraît de noblesse son veuvage. Il leur dit : «Venez ici, mes filles, écoutez-moi. En ce qui me concerne les choses arrivent à leur terme, je le vois, j'ai achevé ma course, et peut-être 'ne verrez-vous plus mon visage'. Mais voici ce que je vous recommande; qu'aucune de vous ne mette fin à son dévouement habituel envers l'Église; quant à celui qui, involontairement, sera amené à être élu sans avoir intrigué pour cela et avec le consentement de tous, inclinez-vous devant lui comme devant Jean, car l'Église ne peut être sans évêque. Ainsi, que Dieu ait pitié de vous. Souvenez-vous de moi dans vos prières.» Bouleversées par les larmes, elles se roulaient à ses pieds. Alors faisant signe à l'un des vénérables prêtres, il lui dit : «Emmène-les d'ici pour qu'elles ne mettent pas la foule en révolution.» Après avoir été retenues un moment, elles parurent céder à son désir.

C'est ainsi qu'il sortit du côté du levant, car il n'y avait rien de ténébreux en lui. Mais du côté du couchant où se trouvait le portail de l'église, il fit placer devant le porche le mulet qu'il montait toujours; pour détourner l'attention des fidèles qui l'attendaient à cet endroit; et l'ange de l'église sortit avec lui, car il ne supportait pas l'abandon de l'église que les Principautés et les Puissances du mal avaient provoqué, en la transformant en un théâtre. «Comme dans un théâtre, en effet, il y avait un grand tumulte : sifflets des impies, railleries et insultes hurlées sans mesure par Juifs et païens, et, comme dans une prison, coups et blessures portées aux



entrailles par les soldats, tension de toutes les facultés, de l'âme devant le maître qu'on faisait disparaître et Dieu qu'on blasphémait.» Et en effet, dans les lieux réservés à la «rémission des péchés,», ce fut «l'effusion de sang».

Après ces ténèbres indicibles et indescribibles, voilà qu'une flamme s'élève du milieu du trône où Jean avait l'habitude de s'asseoir, tel le cœur placé au milieu du corps; pour commenter aux autres membres les paroles du Seigneur; resplendissante, elle cherchait l'interprète de la parole; ne l'ayant trouvé, elle consumait le mobilier; poussent alors ses branches vers le haut comme un arbre, elle se propagea par les chaînes jusqu'au toit; comme un serpent qui dévore ses entrailles, elle s'élevait jusqu'au faite du bâtiment de l'église, comme si Dieu payait pour «salaire de l'injustice» la juste punition fixée pour elle, afin d'amender et de corriger ceux qui ne voulaient pas se laisser corriger, grâce au spectacle de telles catastrophes envoyées par Dieu; et ce n'est pas tout, car il laissait en même temps le mémorial du synode sauvage.

Et ce qui est arrivé à l'église n'a rien d'extraordinaire, si l'on sait que le même bâtiment que les païens appellent Sénat et qui se trouve en face de l'église, à de nombreux pas de distance vers le sud, le feu que guidait la sagesse le détruisit, ayant franchi, comme un pont, le peuple qui se trouvait entre les deux, allant et venant sur la place, non pas d'abord le côté le plus voisin de l'église, afin que nous n'attribuions pas la catastrophe à la proximité, mais bien du côté qui donnait sur le palais impérial, afin que le caractère prodigieux de l'événement démontrât bien que cet ingénieux stratagème était l'œuvre de Dieu; on pouvait voir, en effet, entre deux montagnes de flammes les gens vaquer sans danger à leurs occupations personnelles.

Ainsi le feu, volant de toutes parts et s'enflant comme une vague, semblable à la mer qu'agite un vent violent venu du sud, s'avancait comme sur un mot d'ordre, s'attaquant sans pitié aux bâtiments d'alentour; il épargna seulement la petite salle où étaient déposés en grand nombre les vases sacrés, non qu'il respectât l'or ou le reste qui était en argent, mais pour ne pas laisser la possibilité aux calomniateurs de dire des mensonges contre le juste, en prétendant qu'il s'était approprié quoique ce soit de ces trésors. Ainsi le feu retenait son élan, dépistant la jalousie des responsables de l'affaire, afin de confondre la folie de Théophile quand il tente de montrer que Jean a été expulsé à cause des vases sacrés. Bien que la foule fût si dense, il n'y eut aucune mort par le feu, homme ou bêtes, mais la souillure de ceux qui se comportaient en ce lieu de façon impie était lavée par la puissance du feu qui, en trois heures du jour, de la sixième à la neuvième heure, fit disparaître l'œuvre de bien des années.

Le Père céleste veut former en toi un fils de sa grâce, et, pour cela, il t'impose des leçons difficiles, des épreuves sévères, des châtiments énergiquement instructifs, et, selon l'assurance de l'Apôtre, *si vous supporter le châtiment, Dieu vous traite comme ses enfants : car tout châtiment, dans le moment présent, ne paraît pas être une joie, mais un chagrin; mais il rend ensuite un fruit paisible de justice à ceux qui ont été ainsi instruits* (Héb 12,7). Lourdes sont pour toi les leçons, les épreuves, les punitions; mais serait-il mieux pour toi d'en être exempté, et de rester sans fruits de justice, et de ne pas atteindre à la dignité de fils de la grâce de Dieu ?

Métropolitaine Philarète de Moscou (Homélie pour le jour de la fête de l'impératrice Marie Alexandrovna)